

**EN FINIR AVEC
LES LÉGENDES
STUPIDES
SUR HITLER**



**UN FAUX GROSSIER
« HITLER M'A DIT »
DE H. RAUSCHNING**

Hitler était-il inspiré par le Diable ?

POUR EN FINIR AVEC LES LÉGENDES STUPIDES

Les gens de gauche (j'y inclus tous les libéraux dits « de droite ») exècrent le national-socialisme. C'est normal (à leur point de vue, s'entend) et on ne saurait leur en vouloir. Mais il est douloureux de constater que l'immense majorité des « contre-révolutionnaires », qui disent vouloir un retour à l'ordre ancien, communient avec la gauche dans cette exécution. Je pense notamment à ceux qui gravitent autour du Front national et/ou qui fréquentent les chapelles dites « traditionalistes ». Certes, dans ces milieux, on admet généralement que les crimes imputés aux « nazis » ont été démesurément grossis et que certaines accusations sont mensongères. Mais l'argument sempiternellement ressorti est le suivant : « Le nazisme ? A rejeter en bloc. C'est une idéologie d'essence diabolique. Hitler fut le jouet de satanistes qui appartenaient à des sociétés secrètes. D'ailleurs, on sait que Hitler a fréquenté les mages, qu'il a pratiqué la sorcellerie, que ses mœurs étaient complètement corrompus,

que la croix gammée est un symbole diabolique... ». Et de citer des ouvrages très nombreux sur la question, comme celui de François Ribadeau Dumas qui écrit le plus sérieusement du monde : « *Belzébuth, certes, à inspiré Hitler* » ; « *On peut affirmer que Mein Kampf est signé du Diable* »*.

En mars 2004 encore, un magazine britannique, *Christian Order*, qui s'inscrit dans la mouvance « catholique traditionaliste » a publié un article intitulé : « L'occulte chez Hitler et dans l'Allemagne nazie ». En guise d'introduction, on lisait :

Gardez-vous des militants catholiques qui parlent d'une troisième voie, d'un nouvel ordre pour le monde, au-delà du communisme et du capitalisme. Ils peuvent citer des écrivains catholiques respectables et se présenter eux-mêmes comme des catholiques traditionalistes. Mais leurs idées sont des produits du socialisme avec bien des liens avec les socialismes néopagains et le militarisme de l'Allemagne nazie. Et ces idées — quelle horreur — prennent leur source dans l'occultisme et son père, Lucifer*.



La thèse des prétendues racines occultes du national-socialisme y est une nouvelle fois resservie, à l'aide de très nombreux documents. Cette érudition pourra en impressionner et en convaincre plus d'un. Voilà pourquoi un de nos abonnés, P.M., a choisi d'y répondre. C'est cette réponse que nous publions ci-après.

Marie PEREROU

* Voy. F. Ribadeau Dumas, *Hitler et la sorcellerie* (éd. Plon, 1975), p. 96.

** « Beware of the militant Catholics who talk about a "Third Way", a "New Order" for the world that is beyond communism and capitalism. They may quote respected Catholic writers and package themselves as "traditional" Catholics. But their ideas are largely variations of socialism with many links to the neo-pagan socialism and militarism of Nazi Germany. And those ideas – that horror – are rooted in the occult and its father, Lucifer. »

LES PRÉTENDUES ORIGINES OCCULTES DU NATIONAL-SOCIALISME

Réponse à l'article de Michael Cooper, paru dans la revue anglaise *Christian Order*

[*Christian Order*, PO Box 14754, London SE19 2ZJ, Grande-Bretagne],

mars 2004 : « The occult in Hitler and nazi Germany »

Par P. M.

[La lettre ci-dessous a été envoyée à *Christian Order* en anglais.]

Le 5 juillet 2004

Messieurs,

Dans le numéro de mars 2004 de votre revue, vous avez publié un article de Michael Cooper, intitulé : « The occult in Hitler and nazi Germany ». C'est cet article que je me propose d'analyser.

Esrroufe

Michael Cooper semble faire preuve d'érudition en appuyant ses affirmations calomnieuses sur une multitude d'ouvrages [1]. Malheureusement pour lui, l'auteur se contente de reproduire sans examen ni preuves des calomnies véhiculées par des romanciers.

Le faussaire H. Rauschnig

H. Rauschnig, dans l'ouvrage signé par lui, *Hitler m'a dit*, est l'un des cas sans doute le plus flagrant. Cela fait longtemps que cet auteur a été convaincu de faux et d'usage de faux dans cet écrit. Il s'agit, de la première à la dernière de ses 220 pages, d'une falsification tellement grossière que, dès sa parution, la Suisse et la Suède en interdirent la vente sur leurs territoires, comme attentatoire à l'honneur d'un chef d'État étranger. Suisses et Suédois avaient compris dans

Christian Order	
Summary of Contents for March 2004	
THE DEVIL YOU KNOW	The Editor
THE SMOKE OF SATAN IN THE HOUSE OF THE LORD	Interview
SATAN IN THE PUBLIC SQUARE - PART I	Michael McGrade
THE OCCULT IN HITLER AND NAZI GERMANY	Michael Cooper
AUTOMATIC EXCOMMUNICATION OF THE MODERNISTS	Pope St. Plus X

l'instant, ce que les intellectuels les plus distingués d'aujourd'hui n'admettent toujours pas [2]...

Une thèse nullement établie

En annexe vous trouverez une postface de l'édition allemande de Goodrick-Clarke, *The Occult Roots of Nazism*, ainsi que la recension du même ouvrage par William Grimstad. Ces deux documents [non reproduits ici] viennent établir qu'il n'est pas possible d'affirmer avec certitude les soi-disant fondements ésotériques du national-socialisme.

Votre article n'apporte pas davantage de lumière sur le sujet. Il se contente de reproduire sans exa-

men les mêmes accusations. Puisqu'elles y fourmillent de la première ligne à la dernière, il n'est pas utile de les reprendre point par point : nous attendons des documents et non des fables.

Les sempiternelles diatribes

À cela s'ajoute que les diatribes, vieilles de soixante-trois ans, couvrent une période de mensonges ininterrompus sur le Troisième Reich. Les accusés n'ont jamais pu et ne peuvent moins aujourd'hui qu'hier se défendre, sous peine d'emprisonnement. Dans ces conditions, vous conviendrez que les déclarations des accusateurs perdent toute valeur.

Les cas des S.A.

Pour l'amour de la vérité et la défense des vaincus, il peut être profitable de vous indiquer une autre image, régulièrement occultée celle-là, de Hitler et des nationaux-socialistes.

Lorsqu'en 1922, Hitler rédige les directives pour la constitution des SA, il note en deuxième point :

Les Sections d'Assaut doivent porter un uniforme qui les rende immédiatement reconnaissables, pour leur enlever tout caractère d'associations secrètes et couper court aux légendes qui courent sur leur compte [3].

[1] : Peter Levenda, *Unholy Alliance, A History of Nazi Involvement in the Occult* ; Wulf Schwartzwaller, *The unknown Hitler* ; Scott Lively and Kevin Abrams, *The Pink Swastika* ; Nicholas Goodrick-Clarke, *The occult roots of nazism* ; Robert G.L. Waite, *The Psychopathic God : Adolf Hitler* ; Bernard Schreiber, *The Men Behind Hitler* ; Dusty Sklar, *The Nazis and the Occult* ; Lothar Machtan, *The Hidden Hitler* ; Walter Langer, *The Mind of Adolf Hitler* ; Hermann Rauschnig, *Hitler m'a dit*. [2] : Voir à ce sujet l'étude irréfutable de Wolfgang Hänel, Hermann Rauschnigs Gespräche mit Hitler – Eine Geschichtsfälschung [Hermann Rauschnig, Hitler m'a dit, une falsification historique], Ingolstadt 1984. Hänel y a démontré, entre autres, que ces prétendus souvenirs furent très exactement composés à la solde du Komintern représenté à Paris par le « Hongrois » Imre Révész, sous la direction de Willi Münzenberg. [3] : Voy. Jacques Benoist-Méchin, *Histoire de l'Armée allemande*, Albin Michel, Paris 1964-1966, tome 2, pages 252-253.

Les années suivantes, dans son autobiographie *Mein Kampf*, Hitler rappelle :

La SA ne devait avoir rien de commun avec une organisation bourgeoise de défense ou avec une société secrète [1].

La SA ne devait pas être non plus une association secrète. Le but d'organisations secrètes ne peut être qu'illégal [*Ibid.*, p. 539].

Pendant que Hitler écrivait ces lignes, Franz Schwyer, membre du parti populiste, ministre bavarois de l'Intérieur de la république weimarienne et résolument opposé au Führer, composait un livre entier sur les sociétés secrètes politiques : *Politische Geheimverbände* [2]. Le chapitre X de cet ouvrage traite uniquement du national-socialisme. Arrivé au bout du chapitre, le lecteur se pose machinalement la question : où est la société secrète ? Pas question de réunions occultes, de symboles ésotériques, ni de culte à Wotan... Et pourtant, c'était le moment rêvé de dénoncer tout cet ésotérisme, s'il avait existé.

Hitler déclare lui-même que le national-socialisme n'a rien de secret

Après son accession au pouvoir, dans un discours prononcé à Nuremberg, le 6 septembre 1938, Hitler déclare expressément :

... Le national-socialisme, en effet, n'est pas un mouvement culturel. Au contraire, il est un enseignement ethnico-politique (*völkisch-politisch*) qui s'est développé ex-

clusivement à partir de connaissances raciales [3]. Il n'évoque pas un culte mystique, mais bien la garde et la conduite d'un peuple déterminé par le sang [4]. Nous n'avons pas dès lors de lieux de culte, mais exclusivement des salles populaires ; ni d'espaces ouverts réservés au culte, mais des lieux de rassemblement et de parade. Nous n'avons pas de bois sacrés, mais bien des arènes sportives et des terrains de jeux. Et la caractéristique de nos lieux de rassemblement, ce n'est pas la pénombre mystique d'un temple, mais plutôt la clarté et la lumière d'une salle ou d'un vaste hall qui joint la beauté à l'harmonie. Aussi,



A. Hitler était opposé aux délires ésotérico-mystiques.

n'y trouve-t-on aucune activité cultuelle, mais exclusivement des réunions populaires, tels que nous les avons appris à connaître au cours de longs combats et tels que nous en avons pris l'habitude.

Nous souhaitons les garder.

Nous ne tolérerons pas dans notre mouvement l'intrusion occulte de fouineurs de l'au-delà, à prétention mystique. Ces gens-là ne sont pas nationaux-socialistes, ils sont n'importe quoi d'autre. En aucun cas ils n'ont à faire avec nous. Aucun mystérieux présage n'est inscrit en tête de notre programme, mais une claire reconnaissance et dès lors une proclamation sans ombre.

En mettant au centre de cette reconnaissance et de cette profession de foi la conservation et donc la sauvegarde d'un être (*Wesen* [5]) créé par Dieu, nous contribuons ainsi à la conservation de l'œuvre divine, ainsi aussi à l'accomplissement de la volonté divine, — et ce, non pas dans la pénombre d'un nouveau temple mais à la face du Seigneur...

Il fut un temps où la pénombre fut le préambule à la mise en œuvre de certaines doctrines particulières [6] ; maintenant l'heure est venue pour la lumière, condition fondamentale pour la pleine réussite de notre action.

Malheur à nous, si par l'intrusion d'éléments mystiques obscurs le mouvement ou l'Etat donnait des directives obscures. Et une obscurité dans les termes, c'est déjà trop. Toute directive pour un soi-disant « lieu de culte » constitue déjà un danger, parce qu'il en découlera bientôt la nécessité de concevoir pour l'avenir de soi-disant jeux et activités culturels. Notre « culte » est exclusivement : la garde de ce qui est conforme à la nature et par conséquent de

[1] : Voy. A. Hitler, *Mon combat* (version française parue aux Nouvelles Éditions Latines, Paris, s.d.) p. 535. [2] : Herder & Co, Freiburg in Breisgau 1925. [3] : *Rassischen Erkenntnissen*. Précédemment, dans son discours, A. Hitler précisait : « ... *einer Erkenntnis aus Erfahrungen* » : une connaissance tirée de l'expérience. [4] : Par là, Hitler entendait la sauvegarde des caractères propres au peuple allemand : obéissance, ordre, discipline, respect de l'autorité, fidélité, honneur, amour et assiduité au travail autant manuel qu'intellectuel, propreté, pureté des mœurs. « Quand Hitler prononçait le mot "sang", il pensait à quelque chose de plus que le liquide matériel qui court dans nos veines. Ce mot symbolisait pour lui un caractère déterminé, une certaine façon d'envisager la vie et le monde, enfin une race. » (voy. Johannes Öhquist, *Le Reich du Führer* [éd. Jean Renard, Paris 1943], p. 81). Aux accusateurs incombe la charge d'apporter la preuve que le national-socialisme défiait la race « aryenne » et voulait exterminer les autres. [5] : *Eines von Gott geschaffenen Wesens* : le terme allemand « *Wesen* » (essencia), de la langue philosophique allemande, dit l'être et la nature au sens d'existence, de ce qui contient l'être. [6] : Hitler vise la mise en œuvre des doctrines sectaires maçonniques et illuministes et il retourne contre elles la pleine lumière des manifestations populaires nationale-socialistes.

ce qui est voulu de Dieu. Notre humilité : la révérence sans conditions devant les lois divines de l'existence, révélées à nous, les hommes, et notre respect envers elles. Notre prière : l'accomplissement courageux des devoirs qui en découlent. Quant aux activités culturelles, elles ne sont pas de notre ressort, mais bien de celui des Églises !

L'aversion de Hitler pour l'occultisme et les sociétés secrètes fut constante. Le 17 août 1935, le III^e Reich décrétait la dissolution de toutes les obédiences maçonniques en Allemagne [1] ; les loges furent fermées et les frères fichés. Cette législation fut maintenue et appliquée tout au long du Troisième Reich.

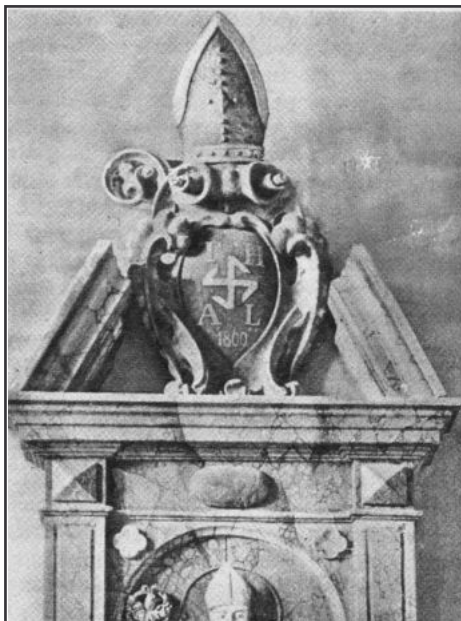
Sur la croix gammée

Qu'en est-il du caractère ésotérique de la croix gammée ? L'autorité de Michaël Cooper est d'un bien faible poids pour s'opposer à celle du Cardinal Faulhaber, archevêque de Munich :

La croix gammée n'a pas été choisie par le Führer pour s'opposer à la croix chrétienne. Elle n'est d'ailleurs pas ressentie comme telle par le peuple allemand ni par les évêques qui, aux jours prescrits, hissent le drapeau à croix gammée [2].

La revue mensuelle *Stimme der Zeit*, éditée par les Jésuites à Munich, écrit, fin 1933, que la conclusion du Concordat prouve qu'il ne peut y avoir d'hostilité entre la NSDAP et l'Église ; à quoi elle ajoute :

Au contraire, la croix gammée, le signe matériel, trouve son accom-



Les armoiries du Père Hagen au collège de Lambach. Hitler fréquenta ce collège. Certains y voient l'origine de son choix pour la croix gammée. Où est l'ésotérisme ?

plissement dans le signe spirituel, celui de la grâce [ibid., p. 162].

Qu'est-ce à dire, « le signe matériel » ? L'ouvrage sur les signes symboliques allemands, *Das Buch der deutschen Sinnzeichen*, publié en 1941, nous l'explique :

La croix gammée est le « symbole de la vie créatrice et laborieuse ». Elle est un emblème très relevé et l'insigne de la race germanique. Elle est composée de quatre runes lagu (Γ) qui signifient la vie conforme à la loi, la discipline et l'ordre. — Éternelle comme une roue de moulin toujours à l'ouvrage, la croix gammée tourne de même et engendre la vie. Cette image sublime est très ancienne [3]. Nous l'avons connue depuis la période indogermanique, et aujourd'hui elle a

ressurgi comme le signe du peuple grand-allemand glorieusement réuni [4].

Cette explication n'a rien d'ésotérique.

Sur les prétendues mauvaises mœurs de Hitler

Quant aux mauvaises mœurs, il est difficile de pouvoir imputer ce genre de crime à Hitler et son parti. Les lignes suivantes furent écrites par le Führer avant son accession au pouvoir :

Cette atmosphère lourde et sensuelle de la Babylone moderne [Vienne, où Hitler a passé cinq années de sa vie (1908 à 1913) était une ville corrompue, un véritable cloaque immoral], de la grande ville, corrompt la jeunesse. Sans hésiter, sans écouter les cris que nous ne manquerons pas de déchaîner, il faut nettoyer la peste morale de la culture urbaine. Si nous ne sortons pas la jeunesse du borbier de son environnement quotidien, elle y sombrera. Le nettoyage de notre culture doit s'étendre à peu près à tous les domaines. Il faut purifier le théâtre, l'art, la littérature, le cinéma, la presse, les affiches, les vitrines de magasins de toutes les manifestations de pourriture de notre monde et les placer au service d'une conception morale de l'État et de la culture. La vie publique doit être libérée des miasmes de l'érotisme moderne. Si par paresse ou lâcheté on n'entreprend pas ce combat, dans cinq cents ans on ne trouvera plus beaucoup d'êtres à l'image de Dieu, sans vouloir blasphémer contre le Tout-Puissant ! (*Mein Kampf* [1]).

[1] : Voy. Helmut Neuberger, *Freimauerei und Nationalsozialismus*, Hamburg 1980, vol. II, page 150 ; Encyclopédia Wikipedia, fr.wikipedia.org, année 1935. [2] : Voy. Friedrich Heer, *Autopsie d'Adolf Hitler*, Stock, Paris 1971, page 309. [3] : En Europe, on la retrouve dans certaines églises du Moyen-Age. « On m'a montré récemment, écrit Pirschegger, une chasuble de velours rouge faisant partie d'un ensemble de vêtements sacerdotaux de même couleur appartenant à l'église Kogelhof à Anger, en Styrie. Le galon jaune de la bordure porte alternativement des croix chrétiennes rouges (sous forme de croix potencées) et des croix gammées bleues. » (Voy. Friedrich Heer, *op. cit.*, page 163). (Note de PM) [4] : Walther Blanchetta, *Das Buch der deutschen Sinnzeichen*, Widukind-Verlag, Berlin-Richterfelde 1941, pages 47-48. [5] : Friedrich Heer dit, en citant ces phrases de *Mein Kampf* (éd. française, pp. 254-255) qu'elles : « pourraient être prononcées mot pour mot par un prédicateur populaire de la Vienne sociale-chrétienne, mais aussi de nos jours par certains prêtres du haut de leur chaire » (vov. *Autopsie...*, *op. cit.*, p. 68).

Ce projet politique n'est pas resté lettre morte. Après un an de régime national-socialiste en Allemagne, un adversaire constatait :

L'œuvre de salubrité publique entreprise par Hitler a été poursuivie méthodiquement dans tous les domaines où la morale était bafouée par le vice. Les danses exotiques sont remplacées par la valse et les danses classiques. Le nudisme a été interdit, ses publications supprimées, ses librairies de prétendue science sexuelle fermées. Les boîtes de nuit homosexuelles ont disparu. La rue n'est pas encore un paradis, mais elle n'est plus un enfer [1].

Cette œuvre salutaire, comment pouvez-vous la concilier avec les prétendues mauvaises mœurs de la part de grandes personnalités du Troisième Reich, en commençant par Hitler, Himmler, Goebbels ? Permettez-moi, enfin, de vous dire combien il est affligeant de voir diffusées, sous la plume d'un publiciste catholique, des accusations si grotesques et contredites par les faits. La diffamation et la calomnie sont des fautes qui ressortissent à la vertu de justice et qui doivent être réparées.

Sur le « socialisme » de la NSDAP

Pour ce qui regarde le « socialisme » de la NSDAP, il n'avait rien d'athée ni de contraire aux bonnes mœurs et au caractère sacré du mariage. Son programme prévoyait la mise en œuvre de la justice sociale. Voyons comment :



La loi luttera contre toutes tendances artistiques et littéraires « nuisibles aux mœurs du peuple allemand » (le cubisme par exemple). Le parti, placé sur le terrain d'un christianisme positif, combattra l'esprit judéo-matérialiste et respectera toutes les confessions, sauf celles qui sont immorales, nuisibles ou contraires au sentiment moral de la race germanique [...] La question sociale est résolue par l'abolition de la servitude des intérêts attribués aux capitaux... Marxisme et Capitalisme se confondent. « ...Tandis que le marxisme essaie d'exproprier les propriétaires pour que toute chose appartienne à tout le monde, tandis que la finance juive internationale exproprie réellement tous les travailleurs, manuels et intellectuels, au profit d'une clique parasite, sans patrie ni culture », le national-socialisme aspire au pouvoir pour assurer « à chacun son dû ». La plus importante mesure à prendre, c'est l'abolition de la servitude des intérêts. « ... ni les usines, ni les mines, ni les forges, ni les

chantiers ne seront étatisés ni partagés ; les initiatives individuelles pourront continuer à s'y donner libre cours... La propriété et l'héritage seront respectés, mais 'le bien public' s'oppose à ce que les richesses s'entassent démesurément entre les mains de quelques-uns » [2].

Voilà ce que le programme de la NSDAP prévoyait. Il tint promesse. Mais qui nous parle encore aujourd'hui de cette « action sociale, d'un caractère chrétien » [3] réalisée durant les six premières années de régime national-socialiste et malheureusement interrompue par la deuxième guerre mondiale ? Cette action sociale réalisée mériterait d'être étudiée, objectivement et sans passion, avant d'en juger. Alors, plutôt que d'y voir une action diabolique, on sera porté à féliciter et remercier le Führer et ses auxiliaires — les SA d'abord, son gouvernement ensuite — qui surent assurer au peuple la paix, l'amour du travail, l'ordre, le pain quotidien. C'est cela, justement, que Hitler voulait signifier lorsque, le 12 septembre 1923, dans un vibrant appel à ses compatriotes il proposa son programme en ces termes :

Le régime de Weimar touche à sa fin ! L'édifice chancelle ! La charpente craque !... Il n'y a plus qu'une alternative : ou bien la croix gammée ou bien l'étoile soviétique ! Ou bien la dictature universelle de l'Internationale communiste ou bien le Saint Empire de la nation germanique [4] !

[1] : Voy. Paul Ferdonnet, *Face à Hitler* (Paris 1934), pp. 112-113. Il est historiquement incontestable que le Troisième Reich poursuivait rigoureusement ce vice contre nature. En 1985, ce n'est pas le parti national-socialiste mais le gouvernement « dénazifié » par vos alliés qui le reconnaîtra officiellement : « "Première" en Allemagne le 12 mai [1985] : un mémorial dédié aux homosexuels victimes du nazisme a été inauguré à Hambourg par le mouvement "Alternative homosexuel indépendant" » (sic). (Voy. Rivarol, 17 mai 1985, p. 5). [2] : Voy l'article paru dans le *Crapouillot*, juillet 1933, pp. 57-60 ; les citations se rapportent au livre de O. Scheid, *Les mémoires de Hitler et le programme national-socialiste*, Perrin, Paris 1933. [3] : Selon l'expression de Léon XIII (encyclique *Graves de communi*, 18 janvier 1901). [4] : Cité dans Jacques Benoist-Méchin, *Histoire de l'Armée allemande*, Albin Michel, Paris 1964-1966, tome 2, page 296. L'année 1923 fut surnommée « l'année inhumaine » pour l'Allemagne. « C'est l'époque, écrit Benoist-Méchin, où le cours du mark varie d'heure en heure et ne se chiffre plus par milliards, mais par billions. » Le pays sombrait dans le chaos matériel et moral. La grande détresse du peuple allemand offrait naturellement un terrain favorable aux révolutionnaires bolcheviques. Ceux-ci étaient bien décidés à livrer le pays au bolchevisme mondial et à provoquer, à cette fin, l'explosion de l'Allemagne et ensuite de l'Europe. Les

Les ennemis de l'ordre ne s'y trompèrent point. Que n'ont-ils pas fait, depuis soixante ans, pour vilipender le Führer avec une opiniâtreté incroyable ?

Si Hitler avait été ce que vous prétendez...

Si Hitler avait été vraiment l'antéchrist, s'il s'était réellement opposé à la religion et à la civilisation chrétiennes, si, en particulier, il avait haï l'Église catholique, on

peut être absolument assuré qu'on aurait exalté en lui, comme on l'a fait pour Staline, le croisé héroïque. Et les escrocs, les pornographes, juifs et athées, et Roosevelt et Churchill – ouvertement ou secrètement – l'auraient soutenu, de même qu'ils ont soutenu Staline, le monstre antichrétien le plus sanguinaire de tous les temps [1] !

Veuillez agréer, Messieurs, mes salutations distinguées.

PM

Documents communiqués en annexe :

- Résumé du livre de Hänel sur Hitler m'a dit de Rauschning.

- Recension par William Grimstad du livre de Nicolas Goodrick-Carke *The Occult Roots of Nazism*. [non reproduit]

- Thomas Hakl, « Nazism and Occult », postface du livre de Goodrick-Carke. [non reproduit]

nombreuses révolutions sanglantes des années précédentes, l'avaient déjà prouvé. Face à cette marée montante, la république démocratique et parlementaire de Weimar se montrait lâche et impuissante.

[1] : Austin App, « Could Hitler have avoided confrontation with Jews ? », article paru dans *The Liberty Bell* (Box 21, Reedy, W. Va 25270, USA) août 1978

Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit* – Critique et valeur de son témoignage

selon l'étude de Wolfgang Hänel : *Hermann Rauschning « Gespräche mit Hitler » - Eine Geschichtsfälschung*, Zeitgeschichtliche Forschungsstelle, Ingolstadt 1984.

Peu d'ouvrages politiques ont connu le succès de *Hitler m'a dit* par Hermann Rauschning. Ce succès comporte plusieurs éléments :

1 - Il a démarré à une allure foudroyante. En 1939, en l'espace de quelques semaines, paraissaient les textes allemand, anglais et français, à Paris, Londres, New York et Zurich.

2 - Les contrats furent fabuleux. Emery Reves a déclaré :

J'ai payé [à Rauschning] 125 000 francs français en espèce, soit la plus forte somme qu'un auteur ait jamais touchée en France pour un seul livre [1].

3 - La vente fut soutenue par une campagne de propagande d'une ampleur sans précédent et dès lors la diffusion fut universelle : jusqu'en 1942, l'ouvrage est publié en Hollande, en Suède, en Norvège,

au Portugal et au Brésil, en Argentine et dans les autres pays d'Amérique latine, au Canada, en Islande, en Palestine, en Turquie et, en 1944, en Italie.

4 - L'utilité de *Hitler m'a dit* comme engin de guerre est indéniable. Jean Giraudoux, commissaire général à l'information sous le gouvernement Daladier, déclarait en son temps au chef du service de presse de *Cooperation* [2] :

Je me demande ce que nous ferions sans votre livre [Hänel, *loc. cit.* page 5].

5 - La promotion de ce « témoignage » au rang de document officiel par l'usage qu'en fit, au tribunal de Nuremberg, l'accusation soviétique dans sa version américaine.

6 - La publication, après la guerre, pour ne parler que de la période de 39 à 46, de nouvelles

éditions en Suisse, en Suède (alors que pendant la guerre et jusqu'à sa conclusion, les gouvernements suisse et suédois avaient fait saisir les exemplaires de ce pamphlet comme offensants pour la personne d'un chef d'État), en Norvège, en Hollande et, pour la première fois, en Espagne, au Danemark, en Belgique, et probablement aussi en pays arabe.

7 - La singulière durée du succès. On réédite encore le livre dans les années 70 : en allemand, chez Europa-Verlag à Vienne en 1973 ; en français, aux éditions Somogy à Paris en 1979. Toutefois pas un mot, par exemple dans la préface à la réédition française, pour émettre le moindre doute sur l'authenticité du témoignage de Rauschning. Tout se passe comme s'il s'agissait d'une contribution de haute valeur à l'histoire de notre temps. Pourtant, en 1972 était parue l'étude du professeur Schieder : *Hermann Rauschnings « Gespräche mit Hi-*

[1] : Archives Reves : dossier Rauschning, lettre de Reves au Dr Norbert Rothstein, 6 août 1942. Hänel, *loc. cit.* page 4 et page 9, note 19. [2] : Éditeur français et « inventeur » de Rauschning, ainsi que nous le verrons plus loin.

tlér » als Geschichtsquelle [1], étude timide, mais qui aurait dû inciter à la prudence.

8 - La référence constante à cette œuvre par les auteurs considérés comme sérieux, par les manuels scolaires, et naturellement par les moyens d'informations, presse, radio, télévision et cinéma.

Sur H. Rauschning

Hermann Rauschning (1887-1982), après avoir milité dans le parti national-socialiste avant son accession au pouvoir, devint président du sénat de Danzig. Il était fortement opposé à la politique de modération d'Adolf Hitler à l'égard de la Pologne et il fut effaré d'apprendre qu'un pacte de non agression avait été signé entre ce pays et le Reich en 1934. Il était quant à lui partisan de l'incorporation immédiate de Danzig au Reich. Il avait fallu que le chancelier l'obligeât formellement de se rendre à Varsovie pour traiter à l'amiable avec les Polonais en juillet 1933. Ceci cadre parfaitement avec le fait que Rauschning était l'auteur du livre le plus radicalement anti-polonais de l'époque : *Die Entdeutschung Westpreussens und Posens, 10 Jahre polnischer Politik* [2]. Aussi bien n'est-ce nullement par un désaccord politique que Rauschning entra bientôt en conflit avec le Gauleiter Albert Forster. C'était une querelle de pouvoir, de juridiction et aussi de génération, vu que Forster était de quinze ans le cadet de Rauschning. Finalement, Rauschning démissionne sous prétexte de mauvaise santé et s'expatrie. Après avoir vécu en Suisse, il débarque à Paris à l'automne 1938, entre en contact avec les milieux de

l'émigration allemande. Père de famille nombreuse, il est en mal d'argent, mais aussi de renommée. Il regrettait le pouvoir politique auquel il avait goûté naguère.

Une rencontre providentielle avec le juif E. Reves



Il n'allait pas tarder à rencontrer un personnage haut en couleur, et pourtant inconnu du public, qui allait lui procurer l'un et l'autre. Mais à quel prix ? C'est ce que nous allons voir.

Emery Reves fut le bienfaiteur à venir au secours de Rauschning. Ce très entreprenant journaliste était né en 1904, dans un petit village de Hongrie méridionale sous le nom de Imre Révész. En février 1940 il acquit la nationalité anglaise et il en profita pour troquer son patronyme contre un autre qu'il jugeait, pour quelque raison, plus honorable : Emery Reves. Fin des années 20, au cours d'une conférence de presse de Briand à Genève, il avait été touché par la grâce démocratique et il décida de se consacrer désormais entièrement à propager dans le monde la bonne parole de l'humanitarisme. Il fonda à cet effet une centrale de presse en 1930 à Berlin, d'où, on le comprend, il devra décamper hâtivement au lendemain de l'accession au pouvoir des nationaux-socialistes. Entre-temps, il avait légalement établi à Paris la *Cooperation Press Service* et, à Londres aussi, une filiale de cette même agence. En vrai « marchand de lumière », il était continuellement en route pour placer sa marchandise idéologique, tandis qu'à

Paris sa principale collaboratrice, Rachel Gayman, dirigeait les 3 à 5 secrétaires et les 2 ou 3 traducteurs du bureau. A Londres, d'autre part, « la fille d'un très important fonctionnaire » s'occupait de deux ou trois employés.

Jusqu'à ce qu'éclatât la deuxième guerre mondiale, Révész organisa la publication d'articles sur les questions internationales, rédigés par une centaine d'hommes d'État et de politiciens anglais, français, espagnols, belges, scandinaves et des pays balkaniques (parmi eux Churchill, Eden, Cooper, Attlee, Reynaud, Herriot et Blum). Ils paraissaient dans quelque 400 journaux d'environ 70 pays du monde. Et Révész réussissait même à faire paraître presque chaque jour un article dans la presse mondiale.

Lorsque la crise politique en Europe s'envenima, fin des années 30, *Cooperation* adopta « une ligne de plus en plus ouvertement antinazie, jusqu'à devenir la seule organisation de cette sorte à contrebalancer l'influence nazie et la machine de propagande de Goebbels sur le continent européen » [3].

Le 9 octobre 1938, Hitler déclara dans son discours de Sarrebruck [4] : « ... Il suffirait qu'en



Angleterre un Duff Cooper ou un Eden ou un Churchill remplace Chamberlain au pouvoir, et nous savons alors parfaitement que ces hommes auraient pour but de déclen-

cher aussitôt une nouvelle guerre mondiale. Ils n'en font pas mystère, ils en parlent ouvertement... » (Ce qui voulait dire : dans leurs discours et dans les arti-

[1] : C'est-à-dire : « Hitler m'a dit » de Hermann Rauschning en tant que source historique, [Opladen 1972]. [2] : C'est-à-dire : *La dégermanisation de la Prusse occidentale et de la Posnanie, 10 années de politique polonaise*, Berlin 1930. Voir : David Hoggan : *Der erzwungene Krieg*, Grabert Verlag, Tübingen 1984, page 804, note 33 ; page 25 ; et page 805, note 56. Pour une recension assez détaillée de l'ouvrage introuvable de Rauschning, voir Rudolf Trenkel : *Polens Schuld am 2ten Weltkrieg 1920-1939, Wie es damals wirklich war*, Selbstverlag vom Thorner Freundeskreis, Hamburg 1978, pages 51 et suivantes ; *Nation-Europa* Nov./Dez. 1979, page 117. [3] : In : Fritz Thyssen, *I Paid Hitler*, New York/Toronto 1941, préface de l'éditeur (préface de Reves !), page X. [Note de Hänel]. [4] : Cf. Max Domarus, *Hitler. Reden und proklamationen 1932-1945*, tome I / 2, page 955. [Note de Hänel].

cles que Révész répandait par le monde) ; Hitler continuait : « Et nous connaissons en outre la puissance d'une certaine presse internationale qui ne vit que de mensonges et de calomnies... » (en quoi, c'était manifestement l'action efficace de Cooperation qui était désignée).

Après ce discours, Révész reçut à Paris un coup de téléphone de Churchill, avec lequel il était en relation depuis 1935, pour le féliciter du succès qu'il venait de remporter [Hänel, *op. cit.*, page 21].

H. Rauschning est lancé

Revenons à Rauschning débarquant fin 1938 dans la capitale française où grenouille toute la faune de l'émigration allemande et dont un Willy Münzenberg est le moins inconnu du public [1].

Rauschning, déjà en rapport avec ce milieu parisien de l'émigration dès avant son arrivée, n'y comptera pas que des amis. Son ambition le rend suspect à plusieurs qui se gardent de lui en le voyant briguer la direction générale de la guerre psychologique. En ceci Rauschning se faisait des illusions, oubliant qu'il s'agissait là d'une chasse gardée. On le lui fit bien voir.

Malgré ses contacts avec les plus hautes sphères militaires françaises et le renom qu'il en acquerrait tant à Londres qu'à Paris, il n'en était pas relevé pour autant de ses difficultés d'intendance. Mais la bonne fée veillait : Rauschning fit, comme par hasard, la connaissance de Révész.

Révész, devenu Reves, a lui-même raconté à Hänel, le 14 avril 1981, et confirmé le 24 du même mois (Hänel, page 25), comment « Rauschning voulait gagner de l'argent » et comment lui-même, Reves, lui avait « donné mission » (*beauftragt*) d'écrire *Gesprä-*

che mit Hitler (Titre original allemand de *Hitler m'a dit*) et comment il considérait que l'idée en revenait à lui seul Reves, exclusivement [2].

Parce qu'en fait, après la publication, en 1938, de *La révolution du nihilisme*, où il se contentait de hurler avec les loups et de renier sur le tard, pour des raisons de pure opportunité personnelle, les convictions pourtant très fermes de sa jeunesse et de son âge mûr, Rauschning était au bout de son rouleau. Le produit qu'un Reves voulait obtenir n'avait évidemment rien de commun avec les pesantes et tardives tentatives de justification de l'ancien dignitaire dantzi-cois.

Voici en quels termes Emery Reves a raconté à Hänel sa première entrevue avec Rauschning. Hänel a enregistré ce récit sur magnétophone le 24 avril 1981 et il le cite dans son ouvrage (pages 24 et 25), d'après l'archive sonore :

Cette affaire fut une pure coïncidence. Pure coïncidence, que lui (Rauschning) fût allé ce jour-là au service de presse du ministère des Affaires étrangères à Paris, avec deux articles. Au cours de l'entretien, il demanda au chef du service de presse du Quai d'Orsay si le gouvernement français ne pourrait pas éventuellement les publier. La réponse fut non, nous n'allons pas le faire, ce ne serait d'ailleurs pas licite, confiez cela plutôt à une agence privée. C'est alors qu'ils ont parlé de moi, disant que j'étais l'homme le plus indiqué pour s'en charger. Le chef du service de presse m'a alors téléphoné et m'a dit : « Dites-moi, j'ai ici, dans mon bureau, le Dr Rauschning. Vous connaissez ? (Je savais parfaitement, par ouï dire, de qui il s'agissait, mais je ne le connaissais pas encore personnellement.) Il voudrait faire paraître deux articles dans la presse

mondiale. Voulez-vous le rencontrer, Monsieur Révész ? » – « Très volontiers, à l'instant, s'il peut se libérer. » – « Le temps d'un court entretien chez nous et il arrive aussitôt. » J'ai dit : « Entendu ». Vingt ou trente minutes plus tard, il était là. Nous avons eu une excellente entrevue... mais je ne voulais pas lui poser de questions indiscrètes, ni chercher à savoir quoi, pourquoi ou comment. Il m'a donné les deux articles et, oui, je les ai lus à l'instant. Ils ne manquaient pas d'intérêt, mais ils étaient écrits dans ce style — comment dire ? — assommant, voyez-vous, avec de la philosophie et tout cela. Là-dessus, je lui dis : « Il n'y a rien de neuf pour nous dans ce que vous écrivez là, Monsieur Rauschning. Tous les hommes d'État français et anglais en ont déjà parlé ou écrit. Nous savons que Hitler est une canaille. Mais n'avez-vous rien de plus original ? » Il resta pensif et désappointé, puis il répondit : « Non, absolument rien ». Dans ma grande déception, je lui demandai alors : « Dites-moi, Monsieur Rauschning, combien de fois avez-vous rencontré Hitler [3] ? » – « Très souvent », répondit-il, « plus de cent fois. » – « Vous n'avez donc pris aucune note ? », demandai-je. Un peu vexé, il me répondit d'un ton très professoral. Comment pouvais-je croire qu'il aurait pu avoir des entretiens sans avoir tout consigné par écrit ? C'était son habitude de prendre des notes après toutes ses entrevues... Voilà comment, comme une sage-femme, je lui ai pris ce bébé, pour lui faire dire qu'il détenait l'original des notes sur tous les entretiens qu'il avait eus avec Hitler...

C'était le moment crucial. Je lui dis : « Monsieur Rauschning, pour l'amour du ciel, pourrais-je jeter un coup d'œil là-dessus ? » –

[1] : Münzenberg était un agitateur de grande classe et un faussaire très doué. Il tenait, « en sa qualité de chef de l'AGITPROP du Komintern en Europe occidentale », un véritable bureau de fausses nouvelles à Paris. Il fut particulièrement actif pendant la guerre d'Espagne. Voir à son sujet les ouvrages d'Arthur Koestler, qui fut son disciple : *Hiéroglyphes*, Calmann-Lévy, Paris 1955, et *La lie de la terre*, Calmann-Lévy, Paris 1971. [2] : « *Es ist ausschließlich seine Idee (Reves') gewesen* ». Cf. Hänel, *op. cit.*, page 25. [3] : Révész voulait dire : « Combien de fois vous êtes-vous entretenu avec Hitler ? » (Note de Wolfgang Hänel).

« Pourquoi pas ? », répondit-il. Et c'est ainsi que nous avons convenu aussitôt qu'il m'apporterait quelques pages le lendemain.

Voilà comment la bombe fut amorcée. Bientôt *Paris-Soir*, le quotidien pas trop regardant, battait le tamtam pour annoncer la sortie de presse de *Hitler m'a dit*. Les émigrés allemands, avec ce qu'il leur restait d'honnêteté foncière, et devant l'indélicatesse du procédé, « hochaient la tête » en n'y croyant guère (*op. cit.*, p. 26). Pourtant, c'est le flair d'Imre Révész qui a payé et qui paie encore, un demi-siècle plus tard. Mais voyons d'abord son œuvre.

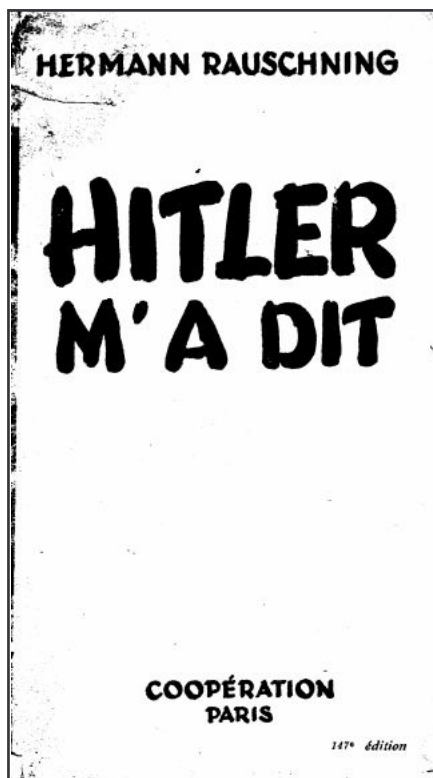
Les prétendues conversations entre Hitler et Rauschning

Que Rauschning ait parlé à Hitler « plus de cent fois », écrit Hänel (*op. cit.*, p. 26), est évidemment un grossier mensonge.

Et il ajoute :

Quiconque a ne fût-ce que feuilleté *La révolution du nihilisme* (1938), en vue seulement d'y repérer les visites de Rauschning chez Hitler qui s'y trouvent mentionnées, sera stupéfait de constater que dans cet ouvrage de 504 pages de texte, Rauschning, parvenu à la page 422, n'est arrivé à faire mention que d'une seule et unique rencontre avec Hitler : celle du mois d'août 1932, quand il avait pu accompagner Forster et Linsmayer à l'Obersalzberg.

À la page 355 on rencontre une déclaration de Hitler à propos de la politique des territoires orientaux, seulement elle ne provient nullement d'un entretien. Ce n'est qu'aux pages 422 à 424 et 426 à 428 que Rauschning fait état d'une seule et unique audience chez Hitler, après que l'Allemagne eut quitté la Société des Nations. Son entorse à la vérité apparaît, non seulement quand il ment et affirme que l'entretien avait lieu « en tête à tête » (alors que le ministre des Affaires étrangères von



Couverture de la... 147ème édition du livre de Rauschning.

Neurath y assistait), mais aussi, d'après Schieder, à cause de « deux divergences non négligeables » (disons mieux : deux falsifications) qui prouvent que Rauschning ne disposait d'aucune note originale pour décrire cette audience dans *Hitler m'a dit*.

Bref, dans tout l'ouvrage *La révolution du nihilisme* :

Rauschning n'a rapporté textuellement, de ses soi-disant nombreuses entrevues avec Hitler, qu'une ligne et demie de texte et deux expressions sans intérêt [« Le poison du libéralisme » et « l'abandon de la glèbe »] (*Schollensturz*). En paraphrasant, il cite, en tout et pour tout, Hitler sur quatre-vingt-sept lignes et demie. Vu que l'on compte quarante lignes par page de son livre, Rauschning aura cité Hitler pendant l'équivalent de deux misérables pages plus un cinquième [*Hänel, op. cit.*, p. 27].

Il faut absolument retenir de toute l'affaire que « *Rauschning n'a pas une seule fois conversé seul à*

seul avec Hitler » (*Id.*). Quant aux treize entrevues dont il fait état dans *La révolution du nihilisme*, tout bien considéré, elles se réduisent à quatre. Encore s'agissait-il alors de visites de fonction et en présence d'autres personnalités plus élevées en dignité. L'objet en était de présenter un rapport réclamé sur tel sujet bien déterminé et bien circonscrit, comme par exemple sur la situation à Dantzig. Ceci cadre parfaitement avec la réflexion de Hermann Goering à Nuremberg :

S'imaginerait-on par hasard que le Führer allait confier ses intentions politiques les plus intimes au premier venu des petits politiciens qui débarquaient de leur province ? C'est de la folie ! [*Ibid.*, p. 28]

Rauschning a reconnu lui-même dans une lettre de 1950, qu'il avait « bien entendu reconstitué (ses entretiens avec Hitler) sur la base de maigres notes ». Très bien, mais nous lisons dans *Hitler m'a dit*, à la page 16 :

Les conversations que je rapporte plus loin sont rigoureusement authentiques... J'en ai transcrit la plus grande partie alors que j'étais encore sous l'impression immédiate des paroles que je venais d'entendre, de sorte que, dans une très large mesure, elles possèdent la valeur d'une reproduction littérale.

Interrogé en 1981 par Wolfgang Hänel sur cette flagrante contradiction, Rauschning fit répondre par sa fille qu'il n'y avait là que « des nuances dans l'expression d'une seule et même pensée », car en fait, ajoutait-il,

que pouvons-nous faire sinon trouver la tournure qui convient à un but, à des personnes et à un moment déterminés. Et il n'y a pas que les hommes politiques à devoir constamment modifier leurs expressions pour les adapter aux circonstances. L'épicier du coin doit le faire aussi pour écouler sa marchandise chez son client ou sa cliente...

On peut dire au moins que le Rauschning de 1981 avait su trouver pile l'expression qu'il fallait pour nous décrire les mobiles d'action du Rauschning de 1939. Ce dernier n'écrivait pas pour témoigner de la vérité, mais pour écouler une marchandise. Comme il n'était nullement homme d'affaires, ni par nature, ni par formation — il était en fait musicologue de son état —, nul doute qu'un autre lui prêta au bon moment le secours de sa compétence.

Rauschning démasqué

Toujours en 1981, Reves se souvenait encore :

Lorsque plus tard il me remit ces vingt pages, après les avoir lues, je lui dis simplement : « Vous ne vous doutez pas de la fortune que vous tenez entre les mains. Vous possédez là un trésor, en êtes-vous conscient ? » Il m'interrompit : « Croyez-vous que cela pourrait intéresser le public ? » Je lui dis : « Dr Rauschning, c'est cela qu'il faut, et rien d'autre. Et je vous en prie, si vous désirez publier, n'y ajoutez que le minimum. Dites, soyez sûr de ne rien ajouter à ce qu'a dit Hitler ni à ce que vous avez consigné à l'époque. Cinq ou dix lignes de description avant chaque entretien puis quelques mots sur les circonstances, les lieux, les personnes présentes. Pour le reste, citez. Citations, citations, citations... Rien de plus ! » Il n'en revenait pas et restait tout simplement stupéfait. Il ignorait tout de la valeur que représentait son matériau pour la publication...

Que Rauschning ignorât la « valeur » en question n'a rien d'étonnant, observe Hänel. Comment aurait-il pu prévoir que de la maigre viande qu'il avait à offrir sortirait, en flots intarissables, le jus de propagande qui nous inonde encore ? Comment aurait-il pu se douter que son témoignage de minable serait bientôt élevé, notamment par le tribunal des vainqueurs, à la dignité d'un document probant ? D'autant qu'il restait



H. Rauschning alors qu'il était président du Sénat de Dantzig

quant à lui modeste dans ses ambitions. En effet, ne voulait-il pas avant tout « placer sa marchandise » et en toucher de quoi faire bouillir la marmite ? On ne peut qu'être saisi de pitié en songeant à ce luthérien trainant comme un boulet, pendant plus de quarante années, vers le terme de sa longue vie, l'encombrant secret que lui avait imposé un maquignon sans scrupules. Pitoyable naufragé, il était condamné, par le succès même de sa supercherie à se cramponner jusqu'au bout à l'épave de sa mauvaise conscience. Le 4 juin 1980, il affirmait encore, par écrit et sous la foi du serment, en réponse aux soupçons de Hänel :

L'ouvrage politico-littéraire (que représente) *Hitler m'a dit* a été rédigé par moi, depuis le premier jusqu'au dernier mot. Personne d'autre n'y a collaboré ni n'en a retravaillé le texte... [*Ibid.*, p. 44]

Il se sentait aux abois et on le comprend. Hänel raconte :

Le Dr Hermann Rauschning, dans une lettre à la fois circonstanciée et affable, me fit écrire fin 1980,

par sa fille Heilwig - qui depuis 1939 lui tenait la plume -, entre autres ceci : « ... Monsieur Hänel... veut me démasquer. Mais le professeur Schieder ne l'a-t-il pas déjà fait ? Il a accompli sa mission, à savoir de me réduire complètement au silence, et cela, en général, avec ménagement, voire avec une certaine bonne grâce... Mais alors vous, Monsieur Hänel, je voudrais bien vous le demander, quelle énigme voulez-vous encore résoudre à mon sujet en plus de ce qu'a fait Monsieur Schieder ? » [*Ibid.*, p. 3]

Qui a écrit *Hitler m'a dit*

Hänel, nous l'avons vu, n'est pas l'homme à se contenter d'un seul témoignage. Il se tourne alors vers Reves et il lui en parvient une tout autre version :

Voyez-vous, Rauschning souhaitait se faire aider pour écrire son livre, parce qu'il n'écrivait pas vite. Il voulait pouvoir dicter ce qu'il avait à dire, et ainsi de suite [*Id.*]...

Or Reves tenait sous la main le collaborateur rêvé en la personne

de Ravoux, « l'un des correspondants à l'étranger les mieux informés ». Il avait été chef du bureau de l'agence Havas à Berlin jusqu'en 1937, d'où il fut d'ailleurs le premier journaliste français à se faire expulser. Ravoux était germaniste, parfait en allemand et d'idées politiques très au point pour l'usage.

Il était vivement intéressé à travailler avec Rauschning, se souvenait Reves [Id.]. Il fut de fait l'assistant qu'il fallait pour rédiger le manuscrit de Rauschning et pour le rendre en français, ce que sans cela [Rauschning] n'aurait jamais pu mener à bonne fin... Le livre est de Rauschning à cent pour cent. Ravoux a pour ainsi dire organisé le livre, les chapitres, l'agencement. Il suggérait : « Ici il manque quelque chose, que se passa-t-il alors ? Ce point là reste encore à préciser ». Ou encore, « ceci est superflu »...

On voit à peu près ce que voulait dire Reves quand il ajoutait au cours d'un entretien téléphonique avec Hänel, le 24 avril 1981, « que Ravoux avait fourni à Rauschning des informations précises mais qu'il n'avait pas été son nègre ». Toutefois, on ne prendra pas trop au pied de la lettre ce plaidoyer *ex post facto* quand on saura que, d'après Reves,

la collaboration entre [Ravoux] et Rauschning fut très commode et leur donna satisfaction à tous les deux.

Et en outre :

Ravoux sténographiait très bien et ce n'est qu'ainsi qu'il fut possible de sortir le livre en quelques semaines. [...] C'était un manuscrit mélangé, ajoutait Reves. Les deux tiers étaient en allemand et un tiers en français, parce que nous n'avions pas le temps de faire autrement... Nous devions travailler à un train d'enfer... Et les textes allemands étaient traduits par Lehman, un ami de Ravoux...

Entreprise d'une valeur documentaire au-dessus de tout soupçon, comme on peut le voir, où toutes les garanties d'objectivité, d'intégrité et de sincérité du témoignage étaient assurées. Le zèle des collaborateurs ne pouvait pas manquer de laisser quelques traces dans l'œuvre, et en effet :

Lorsque je demandai à Reves, raconte Hänel [1], d'où venait que l'on trouvait dans *Hitler m'a dit* des expressions beaucoup plus vigoureuses [que dans la version allemande], il me répondit : « C'est à cause de Marcel Ray, parce que la traduction de Lehman laissait à désirer... Ray maîtrisait beaucoup mieux le français... »

Et encore ceci :

J'ai demandé à Reves : Dans *Hitler m'a dit*, page 27, Hitler déclare (nous sommes en août 1932 dans l'Obersalzberg !) : « La guerre, c'est moi ! », ceci est-il de Marcel Ray ?

— Reves : Cela se pourrait.

— Moi : Dans l'édition allemande, au même passage, page 17, Hitler dit : « C'est moi qui conduis la guerre ! »

— Reves : Oui, cela s'en rapproche beaucoup. C'est plus beau en français, « La guerre, c'est moi ! » Mais à part cela, c'est la même chose. Oui, eh bien c'est bien du Marcel Ray.

Dans *Revolution des Nihilismus*, Rauschning s'est largement étendu sur cette rencontre avec Hitler dans l'Obersalzberg, en août 1932. Il n'y fait pas la moindre allusion aux intentions belliqueuses de Hitler. On lit ceci à la page 346 :

Cette volonté de paix de Hitler est assurément un fait qui ne peut être nié... Il est certain que Hitler n'est nullement enclin à établir la guerre, même pratiquement, comme une « situation normale » de la vie sociale...

Enfin, voici ce qu'écrit Hänel en conclusion de son enquête [op. cit., p. 46.] :

Le livre de Rauschning *Hitler m'a dit* n'est rien de plus qu'un pamphlet de propagande, une arme dans l'arsenal de la guerre psychologique. Il a servi à renforcer l'esprit de résistance contre Hitler – surtout en France, en Grande Bretagne et aussi en Suisse – et aux États-Unis, pour ébranler leur neutralité en vue de les attirer aux côtés des belligérants alliés alors aux abois.

Hitler m'a dit et les historiens

Quand un juif hongrois fabrique des documents historiques dans l'intention bien arrêtée de diffamer un ennemi, il ne fait somme toute que son métier. Quand, faisant le leur, les journalistes politiques répètent, sempiternellement et sans trop approfondir, les calomnies apprises du juif en question, passe encore, et on aurait bien tort de s'en offusquer si l'on connaît la presse et son bon usage. Mais quand on voit des historiens de réputation, non seulement se commettre à colporter les mêmes malveillantes sottises, mais se laisser dindonner jusqu'à authentifier de leur griffe des inventions vieilles d'un demi siècle (ou davantage), il y a de quoi se poser des questions.

Ainsi, par exemple, l'historien anglais spécialiste de l'histoire du III^e Reich, Allan Bullock, s'est appuyé sur le prétendu témoignage de Hermann Rauschning. Quant au célèbre biographe de Hitler, Joachim Fest, il ne l'a pas cité moins de quarante fois dans son livre *Das Gesicht des Dritten Reiches* (Physionomie du Troisième Reich) et 51 fois dans sa biographie d'Adolf Hitler. De telles œuvres, dont tout ce qui écrit se sert, baignent dans le mensonge. Elles sont totalement inutilisables, mais tout le monde les utilise en s'y référant ; consciemment ou inconsciemment, et ainsi, de proche en proche, tout le monde en appelle finalement à

[1] : Hänel, op. cit., page 45. Marcel Ray était chef de cabinet sous Herriot. (Note de Hänel).

l'une des plus fructueuses fumisteries de ce siècle qui en a tant produites. Mieux encore, Theodor Schieder [1], dont nous avons plusieurs fois cité le nom à propos d'une étude qu'il avait consacrée spécifiquement à Hermann Rauschning, ne craignait pas de déclarer encore à la veille de sa mort, qu'avec le recul de trois décennies, *Hitler m'a dit* de

Hermann Rauschning constituait « pour la période de 1932 à 1934 une source d'information qu'aucune autre n'avait remplacée, quelque abondante que fût la littérature parue depuis, de Hitler ou à propos de Hitler ».

Comment s'empêcher de penser, à la lecture de déclarations aussi démentiellées, que la plupart de ces auteurs ont pris goût au mensonge ? Ils s'y complaisent, ils s'y vautrent. Ils ont envie d'y croire. Les rares fois qu'ils se laissent convaincre par l'évidence, ils viennent à la vérité comme à regret et le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas fréquent d'en voir un faire amende honorable et tenter de réparer les dégâts et les injustices.

Enfin, il est encore plus pénible que ridicule de suivre les auteurs dans les conclusions morales et philosophiques qu'ils tirent des « révélations » glanées sous la plume de Rauschning et qui confirment si bien à propos leurs préjugés. Citons-en deux exemples.

Dans son ouvrage *Le marxisme-léninisme*, Jean Ousset veut démontrer la célèbre équivalence marxisme = nazisme [2]. Il n'apporte à cette thèse qu'un seul élément de démonstration. C'est la longue citation reproduite ci-dessous, elle émane du livre de Rauschning *Hitler m'a dit*. Voici le passage du *Marxisme-léninisme* :

Au reste, écrit Jean Ousset, pour illustrer cet aspect si mal vu du marxisme (la permanence de la révolution), recopions un passage du livre *Hitler m'a dit*, de Hermann Rauschning [3] :

« Je lui fis remarquer qu'on arrivait ainsi au bolchevisme et au communisme comme en Russie.



Hitler m'a dit et les historiens

– Mais non, mais non, répondit Hitler, vous êtes victime d'un vieux sophisme dont il faut vous débarrasser. Ce qui reste du marxisme, c'est la volonté de construction révolutionnaire, qui n'a plus besoin de s'appuyer sur des béquilles idéologiques et qui se forge un instrument de puissance implacable pour s'imposer aux masses populaires et au monde entier. D'une téléologie à base scientifique, il sort ainsi un vrai mouvement révolutionnaire, pourvu de tous les moyens nécessaires à la conquête du pouvoir.

– Et le but de cette volonté révolutionnaire ?

– Il n'y a pas de but précis. Rien qui soit fixe une fois pour toutes. Avez-vous tant de peine à comprendre cela ?

Je répondis qu'en effet j'étais un peu déconcerté par ces perspectives insolites.

– Nous sommes un mouvement, voilà le mot qui dit tout... Nous savons qu'il n'y a pas d'état définitif ; qu'il n'y a rien de durable, qu'il n'y a qu'une évolution perpétuelle. Ce qui ne se transforme pas, c'est ce qui est mort. Le pré-

sent est déjà passé. Mais l'avenir est le fleuve inépuisable d'es possibilités infinies d'une création toujours nouvelle » [Op. cit., pp. 106 et 107.].

A la longue citation, Ousset ajoute sobrement :

Il est facile de voir combien ces propos sont aussi marxistes qu'hitlériens.

Exactement, il est très facile de voir, en imagination, tout ce que l'on veut, à partir du moment où on se bouche les yeux sur la vérité objective et

où on invente ce qui manque à la réalité pour la faire cadrer avec ses propres illusions, voire avec ses propres souhaits.

Comble de malchance, Jean Ousset ne pouvait plus mal choisir sa « preuve ». Nous lisons en effet chez Jacques Benoist-Méchin :

La révolution, dit Hitler le 6 juillet 1934 [4], dans son discours au Statthalter, ne saurait être permanente... le temps est venu à présent de canaliser le torrent de la révolution dans le lit plus calme d'une évolution constructive [5].

Là où le tandem Rauschning-Révész faisait dire à Hitler : « *Il n'y a rien de durable, il n'y a qu'une révolution perpétuelle* », Hitler disait réellement : « *La révolution ne saurait être permanente* ». Qu'à cela ne tienne, c'est aux menteurs que Jean Ousset en appelle pour « illustrer cet aspect si mal vu du marxisme » qu'est la révolution permanente.

D'autant plus qu'à l'endroit cité, Benoist-Méchin renchérit :

Le lendemain 12 juillet, commentant le discours du Dr Frick de la

[1] : Pasteur protestant de Cologne et professeur d'histoire, décédé en 1984. [2] : Jean Ousset, *Le Marxisme-léninisme*, Cité catholique, Québec 1960, pages 106-107. [3] : Page 212, Paris, 1939. (Référence donnée par Jean Ousset.) [4] : Donc au lendemain de la révolte marxisante de Roehm. [Note de PM]. [5] : Jacques Benoist-Méchin, *Histoire de l'armée allemande*, Albin Michel, Paris 1964, tome III, pages 171 et 172.

veille devant les commandants de la S.A., Hitler s'efforce de leur faire comprendre que la révolution n'est qu'un moyen pour accéder au pouvoir, non une fin en soi.

Somme toute, exactement le contraire de ce que Ousset voulait démontrer. Mais qu'importe ? « Ce n'est peut-être pas vrai, mais c'est tout de même révoltant ! »

Plus récemment, Romano Amerio tenait encore ce raisonnement lorsqu'il citait, dans son livre *Iota unum*, « H. Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, 1939, surtout au chap. XLII » [1]. C'était le pilier d'une démonstration jugée superflue pour montrer que :

cette création d'un homme nouveau, propre à la révolution moderne, coïncide exactement avec celle que professa en sa forme ésotérique le national-socialisme d'Hitler. Selon lui, le cycle solaire de l'homme penche vers sa fin, et déjà s'annonce l'homme nouveau qui enfoncera l'humanité ancienne en s'élevant vers une essence nouvelle.

Et ainsi de suite. Une fois la vanne ouverte, il n'y a aucune raison que s'arrête le flot du farfelu. Tout est permis.

Nous avons sous les yeux un pavé publicitaire pour *Hitler m'a dit* paru dans une revue de librairie de l'époque [2]. On y reproduit une forte pensée d'André Chaumeix, de l'Académie française :

Ce rêve monstrueux d'une tyrannie universelle, s'exerçant sur l'Europe entière d'abord, et ensuite sur l'Amérique, est celui du chan-

celier. Il ne s'est pas avoué dans *Mein Kampf*, livre rédigé à l'usage des masses, et quelque peu édulcoré. Il s'étale dans les conversations que Hitler a eues avec M. Rauschning, sans ménagement pour rien ni pour personne, avec une sorte de passion dévoratrice.

Une question capitale

Il reste une question à éclaircir après avoir lu une littérature de ce genre. Car si ces textes si révélateurs d'une passion dévoratrice ne sont pas de qui l'on pense, ils sont forcément de quelqu'un d'autre, de plusieurs autres, d'une foule d'autres, de tous ceux qui se sont délectés de ces écrits où ils trouvaient la justification de leur haine. Où donc s'en sont-ils jamais repentis ? Depuis quand se sont-ils fatigués de leur haine dévoratrice, et contre qui l'ont-ils usée ?

Léon Poliakov écrit à propos de Rauschning, dans *Le bréviaire de la haine* [3] :

... il publia des révélations et des analyses (*La Révolution du nihilisme, Hitler m'a dit*) dont tout le déroulement des événements a permis d'apprécier l'exceptionnelle justesse.

Ne retrouve-t-on pas dans ce bréviaire, à un demi-siècle de distance, l'écho exact de cette haine inextinguible et dévoratrice, celle-là même que Rauschning avait été payé pour allumer ? Dans cette haine, ou au moins dans ses effets utiles à la cause de la Révolution, on retrouve au coude à coude de bien étranges frères d'armes, et notamment, ainsi qu'on vient de le voir, d'excellents théoriciens de la

contre-Révolution avec les gauchistes les plus chevronnés et leurs compagnons de route, tels les Bullock, les Fest, les Trevor Roper, les Poliakov. Il est interdit de s'en étonner.

Les suiveurs de Rauschning sont innombrables et leur solide gréganisme reste digne de la confiance que les Juifs et les académiciens de 1939 plaçaient déjà en eux. Aussi, lorsque bien des mois après que Hänel eût dénoncé définitivement la vieille supercherie de l'ancien émigré prussien, la presse fut bien forcée d'en parler, ce ne fut évidemment pas pour l'abjurer, mais pour lui rendre un nouvel hommage :

[Rauschning], nous rassure le quotidien bruxellois *De Standaard* [4], n'a pas écrit ce que Hitler avait dit, mais bien ce qu'il aurait pu dire. Selon la conclusion de Frank Johnson dans le *Times* (de Londres), Rauschning « savait qui était Hitler et ce qu'il était. Il a donné vie sur le papier à la personnalité du dictateur, une personnalité qui s'est révélée vraie à la lumière des événements postérieurs. »

Et le journaliste flamand d'ajouter de son cru :

Son livre n'était pas véridique, mais son Hitler était vrai.

Quel dommage que Révész soit mort entre-temps. En toute justice il aurait pu, et dû, rémunérer au même tarif que Rauschning ce talentueux Flandrien si habile à faire bouillir — et lui sans le secours d'aucun nègre — le chaudron de la haine que Rauschning avait aidé à mettre au feu.

PM, octobre 1990

[1] : Romano Amerio, *Iota unum, Etude des variations de l'Eglise catholique au XX^e siècle*, N.E.L., Paris 1987, page 99. On peut ajouter que le chapitre XLII — de *Hitler m'a dit* cité par Amerio — est un des plus délirants de tout le bouquin. [2] : *Toute l'édition*, Paris, le 1^{er} février 1940. [3] : Léon Poliakov, *Le bréviaire de la haine*, édition Complexe, Bruxelles 1986, page 3, note 1. [4] : Du 9 août 1985, article non signé, sous le titre : « Le célèbre ouvrage n'était qu'une mystification, Rauschning a inventé son Hitler m'a dit ».

HITLER M'A DIT DE HERMANN RAUSCHNING : UN FAUX ÉVIDENT

par
Vincent Reynouard

En complément de l'étude de PM, nous publions un texte que V. Reynouard a écrit pour répondre à Henry Demay. Il est intéressant de souligner que V. Reynouard a rédigé cette courte étude sans avoir lu ni W. Hänel, ni PM.

Dans l'ouvrage intitulé *Oradour, soixante ans après. La mémoire face à l'ouvrage* (éd. de la Veytizou, 2004), Henri Demay commence sa partie avec la citation suivante : « Je suis en train de libérer l'homme de cette chimère dégradante qu'on appelle la conscience ». En guise de référence, on lit : « Adolphe Hitler - 1933 » (p. 43).

Le néophyte croira que cette phrase est extraite d'un discours du Führer après son accession au pouvoir et qu'un document officiel en atteste l'exactitude. Mais en vérité, elle est extraite du livre d'Hermann Rauschning, publié dans le courant de l'année 1939 en Suisse sous le titre *Gespräche mit Hitler*, puis, peu après, au Royaume-Uni (sous le titre *Hitler Speaks*) et en France (sous le titre : *Hitler m'a dit*). L'auteur, né en 1889, était un ancien national-socialiste convaincu (il avait adhéré au Parti en 1926) qui avait été président du sénat de Dantzig. En 1935, toutefois, il avait rompu avec le Régime et s'était finalement réfugié en Suisse puis aux USA.

Dans une réédition française parue en 1979, Raoul Girardet écrit que l'ouvrage de H. Rauschning avait été : « Destiné de toute évidence à prendre place dans l'arsenal idéologique de la "drôle de guerre" » [1]. C'est incontestablement vrai. L'ancien national-

la mémoire face aux mensonges

Henri DEMAY

« Je suis en train de libérer l'homme de cette chimère dégradante qu'on appelle la conscience ».

(Adolphe Hitler - 1933)

socialiste prétendait en effet qu'à de nombreuses reprises, soit en tête-à-tête, soit en petit comité, Hitler lui aurait parlé franchement, dévoilant ses plans secrets les plus cyniques et les plus monstrueux. Ainsi mettait-il dans la bouche du Führer ces propos (mal cités par H. Demay) :

J'affranchis l'homme de la contrainte d'une raison qui voudrait être son propre but ; je le libère d'une avilissante chimère qu'on appelle conscience ou morale, et des exigences d'une liberté individuelle que très peu d'hommes sont capables de supporter [2].

Et aussi :

Eh bien, oui, nous sommes des barbares, et nous voulons être des

barbares. C'est un titre d'honneur. Nous sommes ceux qui rajeuniront le monde. Le monde actuel est près de sa fin. Notre seule tâche est de le saccager. [p. 100]

La cruauté en impose. La cruauté et la brutalité. L'homme de la rue ne respecte que la force et la sauvagerie [...]. Mon devoir est d'employer tous les moyens, pour endurcir le peuple allemand et pour le préparer à la guerre [...]. Je sèmerai la terreur par l'emploi brusqué de tous mes moyens de destruction [p. 104].

Ainsi s'impose à nous le devoir de dépeupler [...]. Il faudra instituer une technique du dépeuplement. Vous allez me demander ce que signifie « dépeuplement », et si j'ai l'intention de supprimer des nations entières ? Eh bien ! oui, c'est à peu près cela. La nature est cruelle, nous avons donc le droit de l'être aussi. [...] qui pourrait me contester le droit d'anéantir des millions d'hommes de races inférieures qui se multiplient comme des insectes et que je ne ferai d'ailleurs pas exterminer, mais dont j'empêcherai systématiquement l'accroissement ? [...] il faut supprimer vingt millions d'hommes [...] [pp. 159-160].

Comme on pouvait s'y attendre, l'ouvrage fut amplement diffusé pendant la « drôle de guerre ». Mais sa carrière ne s'arrêta pas en 1945.

[1] : Voy. H. Rauschning, *Hitler m'a dit* (Le Livre de Poche, 1979), p. 11. [2] : Voy. H. Rauschning, *Hitler m'a dit* (éd. Coopération, Pris, 1939), pp. 253-4.

Un livre largement utilisé depuis 1945

Après la disparition du national-socialisme allemand, ce livre ne cessa d'être utilisé, que ce soit dans des ouvrages qui véhiculent « l'antnazisme de sex-shop » ou dans des manuels scolaires. Citons par exemple *Nazisme et sociétés secrètes* de Jean-Claude Frère (éd. CELT, 1974, voy. par exemple p. 217), *Hitler et la sorcellerie* de François Ribaud Dumas (éd. Presses Pocket, 1978 ; voy. par exemple p. 106.), *Le nazisme, société secrète* de Werner Gerson (éd. Belfond, 1976, voy. pp. 113-114), *L'impossible oublié. La déportation dans les camps nazis* de la FNDIRP (éd. FNDIRP, 1989, p. 3, col. A), *Le Racisme en 1 000 images* d'Éléna de la Souchère (éd. Port Royal, sans date, voy. p. 219, col. A), *Histoire, terminales* (éd. Scodel, 1983, p. 33)... Plus récemment (2002), les éditions l'Encre ont publié un ouvrage d'André Lama, *Le national-socialisme et la religion*, dans lequel H. Rauschning est cité (p. 44). L'auteur émet pourtant une réserve. Il précise que « *rédigé en exil et hors d'Allemagne* », *Hitler m'a dit* « *n'a pas les qualités de véracité des Libres propos* [1] — qui sont du direct à chaud — car Rauschning l'a rédigé de mémoire bien après les contacts avec Hitler et dans un milieu hostile au nazisme » (Id.).

Rauschning utilisé dans un manuel scolaire français (Scodel, 1983)

La folie raciste de Hitler

« Il nous faudra créer une technique de la dépopulation. J'entends par ce terme l'anéantissement de groupes entiers — je parle de groupes ethniques — et je suis résolu à accomplir cette œuvre d'extermination, car elle constitue l'une de mes tâches. La nature est cruelle ; donc nous avons le droit d'être cruels nous aussi. Si j'ai le droit d'envoyer la fine fleur du peuple allemand dans l'enfer de la guerre sans m'arrêter au sacrifice d'un sang infiniment précieux, j'ai évidemment le droit aussi d'exterminer des millions d'individus appartenant à une race inférieure et qui se reproduisent comme la vermine. »

(Hitler m'a dit, par H. Rauschning, 1933)

« L'homme de la rue n'est impressionné que par la force brutale, impitoyable. Oui, nous sommes des barbares. Et nous voulons l'être. C'est notre titre de gloire. »

(Adolf Hitler)

Il faut lire intégralement Rauschning

Je suppose qu'A. Lama n'a pas lu intégralement *Hitler m'a dit* (cet ouvrage est d'ailleurs absent de la bibliographie publiée à la fin de son livre, p. 195). Car dans le cas contraire, gageons qu'il n'aurait jamais osé citer ce qui apparaît immédiatement comme un vulgaire faux. En effet, si dans le courant de l'année 1939, les affabulations d'H. Rauschning pouvaient encore paraître crédibles, elles ne pouvaient plus l'être deux ou trois ans plus tard, tant les événements venaient leur donner tort.

L'auteur prétendait par exemple que dès 1932/1934, Hitler aurait établi des plans géniaux pour la « prochaine guerre » : son intention était d'introduire avant même le début des hostilités « des troupes dans Paris », qui porteraient « l'uniforme français » et qui marcheraient « dans les rues où personnes n'auraient même l'idée de les arrêter » (Ibid., p. 23). Le Führer aurait alors dit à son auditoire :

J'ai tout prévu dans le moindre détail. Elles marcheront sur le siège de l'État-Major, elles occuperont les ministères, le Parlement. En quelques minutes, la France, la Pologne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie seront privées de leurs dirigeants. Les armées

décapitées et leurs États-Majors, tous les gouvernements liquidés, il régnera une confusion inouïe. Mais je serai depuis longtemps en relation avec des hommes qui formeront un nouveau

gouvernement, un gouvernement à ma convenance [...]. Et la paix sera signée avant même que les hostilités aient éclaté [p. 23].

A la veille du conflit (lorsqu'il avait été publié en Suisse), de tels propos pouvaient être crus, parce que les récents événements d'Autriche et de Tchécoslovaquie étaient encore dans toutes les mémoires, qui semblaient les confirmer. Mais la suite démontra leur parfaite ineptie : la guerre éclata effectivement le 3 septembre 1939 — Hitler ne put l'éviter — et aucune troupe allemande ne marcha dans Paris ou dans Varsovie pour envahir les états-majors, les ministères, le Parlement et liquider les gouvernements...

Lors de cette même conversation, Hitler aurait manifesté son intention d'utiliser « l'arme microbienne » avant même le déclenchement des hostilités puis au cours de la guerre, afin d'affaiblir ses ennemis. Ainsi aurait-il lancé :

Si l'arme microbienne a de l'avenir ? Parbleu, j'en suis convaincu. A la vérité, nous ne sommes pas encore très avancés dans cette technique, mais des expériences sont en cours et je crois savoir qu'elles se développent dans les meilleures conditions [...].

[Nous répandrons les microbes] Par des agents à nous, par d'inoffensifs voyageurs. C'est encore et toujours le moyen le plus sûr, le plus efficace qu'on ait trouvé jusqu'à présent. Du reste, n'oubliez pas que les effets de cette arme ne sont perceptibles qu'au bout de quelques semaines et qu'il faut parfois même plus longtemps avant qu'une épidémie se manifeste. Peut-être utiliserons-nous aussi les bacilles au point culminant de la guerre, quand nous sentirons faiblir la résistance de l'ennemi [Ibid., pp. 19-20].

[1] : L'auteur est bien indulgent avec cet ouvrage qui, dit-on, reprendrait les notes prises par Martin Bormann lors de conversations avec Hitler. Tous ces livres parus après 1945 (genre : Carnets d'Hitler, Journal intime d'Eva Braun, Journal de Ciano...), donc lorsque les principaux intéressés ne pouvaient plus se défendre, sont douteux. Mais l'étude des *Libres propos* dépasserait largement le cadre de cette étude.

Or, août 1939 passa et rien ne vint : pas une épidémie ni en Pologne, ni en France, ni en Angleterre. Pourtant, Hitler et ses scientifiques avaient eu cinq ou six ans pour mettre au point leur plan. Et lors de la Bataille d'Angleterre, à un moment où le Royaume-Uni avait semblé chanceler, aucun bacille ne fut utilisé.

Hitler aurait également tout prévu pour écarter l'Amérique de son chemin. Dès juin 1933, il aurait affirmé :

D'ici très peu de temps, nous aurons une organisation de SA aux Etats-Unis. Nous dresserons nos jeunes et nous aurons alors des hommes, auxquels la pourriture yankee n'aura personne à opposer [*ibid.*, p. 88].

[...] l'Amérique est en permanence au bord de la révolution, et il ne me sera pas difficile d'y fomentier des émeutes et des troubles, de façon que MM. les Américains soient suffisamment occupés par leurs propres affaires. Ces gens-là n'ont rien à voir en Europe [*ibid.*, p. 19].

Là encore, pourtant, l'année 1941 passa au cours de laquelle il apparut de plus en plus nettement que les USA allaient prendre militairement parti contre l'Axe. Et aucune vague de SA ne submergea le pays pour y fomentier des émeutes, des troubles ou des grèves. Au contraire, les USA travaillèrent de plus en plus fort pour devenir « l'arsenal des démocraties », avant de devenir leur bras armé.

Qu'étaient devenus les plans géniaux du Führer, ses microbes, ses armées cachées, ses agitateurs ?

Hitler m'a dit n'a quasiment pas été utilisé à Nuremberg

Dès la fin 1941, ainsi, plus personne ne pouvait ignorer que H. Raushning était un vulgaire

faussaire. Les propos et les plans ridicules qu'il prêtait à Hitler étaient manifestement issus de son imagination enflammée par le désir de nuire au national-socialisme. Certes, son ouvrage contenait certaines vérités, mais il ne fallait pas oublier qu'il était paru en 1939, soit cinq à sept ans après les prétendues conversations. L'auteur avait donc parfaitement pu mettre dans la bouche du Führer des propos qui, en 1933, auraient été prophétiques, mais qui, en 1939, ne l'étaient plus, puisque les événements étaient déjà survenus.

La meilleure preuve qu'H. Rauschning ne pouvait pas être pris au sérieux fut la façon dont l'individu et son œuvre furent utilisés à Nuremberg. Je rappelle que *Hitler m'a dit* avait été publié en Suisse, puis en Angleterre, en



Roman Rudenko à Nuremberg.

France et, quelques mois plus tard, aux USA. Dans ces pays, il avait été diffusé à des millions d'exemplaires. L'homme et son « témoignage » étaient donc mondialement connus dès 1940. Or, à Nuremberg, H. Rauschning — qui aurait dû être considéré comme un personnage-clé — ne fut pas convoqué comme témoin par l'Accusation. Bien plus, dans leurs réquisitoires introductifs, ni l'Accusation anglaise, ni l'Accusation française, ni l'Accusation américaine n'osèrent produire son livre comme « preuve ». C'est l'Accusation soviétique qui, le 8 février 1946, le produisit soudainement dans sa version américaine et le déposa sous

la cote URSS-378 (*TMI*, VII, 160, exposé du général Rudenko).

J'ajoute qu'au cours des débats, ce document ne fut quasiment pas utilisé. Un seul accusé fut interrogé sur un passage dudit livre. C'était le 27 mai 1946. L'Accusation soviétique (toujours elle !) questionnait l'ancien chef des Jeunesses hitlériennes, Baldur von Schirach. Elle cita le passage suivant du livre de Rauschning (qui prétendait rapporter des propos d'A. Hitler) :

Dans mes écoles, nous formerons une jeunesse qui fera trembler le monde ; une jeunesse rude, exigeante, sans peur et cruelle. Tel est mon vœu. La jeunesse doit posséder toutes ces qualités : elle doit être indifférente à la souffrance et ne doit connaître ni faiblesse, ni douceur ; je veux voir luire dans son regard l'éclat fier et orgueilleux d'une bête de proie [*TMI*, XIV, 454].

Puis elle déclara à l'accusé : « Vous avez élevé la jeunesse allemande selon ces exigences de Hitler, vous le reconnaissez ? » (*Id.*). Nullement décontenancé, B. von Schirach rétorqua :

Non, je n'admets pas les déclarations de

M. Rauschning. J'ai assisté tout à fait par hasard à une conversation entre Hitler et Rauschning, et je dois dire que les déclarations contenues dans le livre de celui-ci constituent une reproduction inexacte des propos tenus par Hitler [...]. Hitler ne m'a pas donné les instructions que Rauschning déclare avoir été les principes fondamentaux de l'éducation de la Jeunesse hitlérienne [*Id.*].

De façon très révélatrice, l'Accusation soviétique n'insista pas. Mais le 29 juillet 1946, dans son réquisitoire définitif (donc alors que l'accusé ne pouvait plus répondre), le procureur général soviétique eut

l'audace de citer à nouveau la phrase de Rauschning et faire comme si B. von Shirach l'avait confirmée. Il déclara :

Il est évident que Goethe avait raison lorsqu'il disait que « la jeunesse s'élève elle-même ». Mais il voulait parler d'une jeunesse saine, remplie de la joie de vivre, et non pas d'une jeunesse dégradée par l'obscurantisme hitlérien, dont la corruption a été si bien exprimée par ces mots de Hitler à Rauschning : « Nous formerons une jeunesse devant laquelle le monde entier tremblera, une jeunesse catégorique, exigeante, dure. C'est ainsi que je la veux. La jeunesse doit être dotée de toutes ces qualités : elle doit être indifférente à la souffrance. Elle ne doit être ni faible, ni délicate. Je veux voir dans son regard la lueur que l'on voit dans les yeux d'un fauve. »

Et l'accusé Shirach a inculqué d'une façon méthodique les idées hitlériennes dans la conscience de la jeunesse allemande et l'a formée dans l'esprit des exigences de Hitler, selon les méthodes des vieux chefs de bande hitlériens [TMI, XIX, 644-5].

Autre élément révélateur : peu avant l'interrogatoire de B. von Shirach par l'Accusation soviétique, le procureur américain Robert Jackson avait interrogé Hermann Göring sur l'incendie du Reichstag (TMI, IX, 463). Or, dans son livre, H. Rauschning racontait qu'un jour, lors d'une réunion, l'ancien n° 2 du régime aurait expliqué « avec force détails » comment il avait lui-même fomenté l'attentat contre le Reichstag ; il aurait terminé en lançant : « *Je n'ai aucune conscience ! Ma conscience s'appelle Adolf Hitler* ». [1]. Par conséquent, on s'attendait à ce que R. Jackson citât *Hitler m'a dit* comme preuve et

demandât à l'accusé de s'expliquer. Mais il ne le fit pas, et c'est finalement H. Göring lui-même qui déclara :

Je sais que M. Rauschning a écrit dans son livre [...] que j'avais abordé ce sujet en sa présence. Je n'ai vu M. Rauschning que deux fois dans mon existence et, à chacune de ces occasions, pendant un temps très court. Si vraiment j'avais incendié le Reichstag, je n'aurais probablement confié la chose qu'à mes plus intimes confidents, mais certes pas à un homme que je ne connaissais pas et dont il me serait impossible aujourd'hui de faire la description. C'est une déclaration absolument fausse [TMI, IX, 464.].



H. Göring à Nuremberg. C'est lui-même qui cita H. Rauschning pour démentir ses propos...

Là encore, le procureur américain ne fit aucune objection ; il préféra opposer à H. Göring une déclaration du général Franz Halder (*id.*). De façon évidente, l'Accusation savait que les allégations de H. Rauschning étaient indéfendables.

Voilà pourquoi :

1°) son ouvrage ne fut quasiment pas utilisé lors des débats, alors qu'il aurait dû s'agir d'une

pièce centrale. Si l'on excepte l'audience du 27 mai 1946, avec B. von Shirach, le Ministère public le cita uniquement — et très peu : une dizaine de fois — lorsque les accusés ne pouvaient pas ou plus s'exprimer, c'est-à-dire lors des réquisitoires introductifs et lors des réquisitoires définitifs [2]. C'est suffisant pour conclure ;

2°) H. Rauschning ne fut jamais cité à comparaître personnellement, alors qu'il aurait dû être un témoin principal, puisqu'il avait été un national-socialiste convaincu et que Hitler aurait fait de multiples révélations en sa présence.

Naturellement, certains pourront répondre que l'Accusation ne jugea pas utile de le faire citer, parce qu'elle avait suffisamment de documents, mais qu'elle aurait pu le faire. Cet argument s'effondre cependant quand on sait qu'en juillet 1946, la Défense, par la voix de Maître Pelckmann, demanda sa comparution (TMI, XIX, 271-274). De façon très révélatrice, le Tribunal refusa. D'accord avec l'Accusation, il consentit uniquement à ce qu'un questionnaire écrit soit envoyé à cet individu aux USA, afin qu'il y réponde (*Ibid.*, p. 272). Mais le 26 août 1946, Maître Pelckmann appela l'attention du Tribunal sur le fait qu'aucune réponse n'était encore parvenue (TMI, XXI, 596). Malgré cela, l'avocat dut quand même prononcer sa plaidoirie et c'est ainsi que les réponses au questionnaire sombrèrent dans l'oubli. Jamais plus il n'en fut question...

Quant à H. Rauschning, il fit un court séjour en Allemagne après la guerre mais dut finalement retourner aux USA, au fond de l'Oregon, où il termina sa vie à plus de 90 ans.

Ces quelques rappels suffisent pour conclure quant à la fiabilité de ses « révélations ». Il est d'ailleurs

[1] : Voy. H. Rauschning, *op. cit.*, pp. 97-98. [2] : Pour les réquisitoires introductifs, voy. TMI, VII, 160, 178, 200, 220 et 447 ; TMI, VIII, 50 et 314. Je répète que seule l'Accusation soviétique en fit usage. Pour les réquisitoires définitifs, voy. celui du procureur général britannique, sir Hartley Showcross, et plus particulièrement TMI, XIX, 459, 518 et 522). Voy. également plus haut, le moment où, avec un cynisme révoltant, le général charge B. von Shirach.

intéressant de souligner que dans sa longue introduction à la réédition de *Hitler m'a dit* en 1979, R. Girardet, qui défend la valeur de l'ouvrage, garde un silence complet sur le fait que Rauschning fut très peu utilisé à Nuremberg. De plus, il formule certains aveux intéressants, écrivant par exemple qu'en 1945 : « *Bien d'autres témoignages d'ailleurs pouvaient alors paraître d'une plus poignante et plus immédiate densité* » que celui d'H. Rauschning (*op. cit.*, pp. 11-12). Plus loin, il constate : « *L'ouvrage d'Hermann Rauschning demeura donc en fin de compte plus souvent mentionné que lu* » (*Ibid.*, p. 12). C'est incontestablement exact, cette remarque s'appliquant en premier lieu à André Lama et Henri Demay. Tout comme les *Protocoles des Sages de Sion* ou les « aveux » de Kurt Gerstein, seuls quelques passages de *Hitler m'a dit* sont cités, toujours les mêmes, les moins grotesques, par des auteurs qui se recopient les uns les autres, sans avoir pris soin de lire intégralement le document original...

L'abîme invoque l'abîme

J'ajoute que, tout comme Henri Demay, certains poussent la malhonnêteté jusqu'à citer Hitler d'après Rauschning mais sans mentionner leur source. A l'occasion de la sortie du film *Amen* de Costa-Gavras, le magazine *Dossiers secrets de l'Histoire* a publié un article de Jacques Rivoire intitulé : « Le martyre de l'Église allemande » (sous Hitler). On lit :

[...] en mars [1935], la Gestapo procède aux premières arrestations d'ecclésiastiques et de religieux.

— Si, toutefois, **dit alors le Führer**, ces ensoutanés voulaient entamer la lutte, je n'en ferais certainement pas des martyrs ! Je me contenterais de les dénoncer comme de vulgaires criminels. Je leur arracherais leur masque de respectabilité. Et si cela ne suffit pas, je les rendrai ridicules et méprisables... [Voy. *Dossiers secrets de l'Histoire*, n° 36, septembre 2001, p. 34].

L'auteur laisse donc croire qu'en 1935, Hitler aurait commencé sa guerre ouverte contre l'Église et menacé les ecclésiastiques s'ils osaient résister. Or, la « citation » d'Hitler est extraite du livre de H. Rauschning. A la page 68 (édition française), il met dans la bouche d'Hitler les propos suivants :

L'Église catholique, c'est une grande chose. Ce n'est pas rien pour une institution d'avoir pu tenir pendant deux mille ans. Nous avons-là une leçon à apprendre. Une telle longévité implique de l'intelligence et une grande connaissance des hommes. Oh ! ces ensoutanés connaissent bien leur monde et savent exacte-

ment maints articles diffamatoires sur les ordres monastiques. Ensuite, le parti nazi attaque violemment l'enseignement catholique et prétend au monopole de l'enseignement à tous les degrés.

Le cardinal Faulhaber essaie bien d'exposer son opinion sur la question scolaire dans la *Semaine religieuse* de son diocèse, mais le journal est saisi immédiatement. Lorsque, un samedi après-midi, Joseph Bauer, directeur et premier conseiller scolaire de Munich, vocifère devant quinze mille personnes contre le cardinal Faulhaber, « *ce vil prêcheur qui devrait être mis entre les mains de la police secrète* », la foule scande aussitôt :

-Pendez-le, pendez-le ! Ce traître Faulhaber !

Malgré ce climat de pression morale, les catholiques font preuve d'une forme de résistance passive que nulle action violente, nulle pression ne peuvent ébranler.

« Je les rendrai ridicules et méprisables »

En cette année 1935, la menace diffuse de la guerre commence à s'enraciner en Allemagne. Hitler institue le service militaire obligatoire. L'inquiétude grandit dans les milieux catholiques. Et en mars, la Gestapo procède aux premières arrestations d'ecclésiastiques et de religieux.

-Si toutefois, dit alors le Führer, ces ensoutanés voulaient entamer la lutte, je n'en ferais certainement pas des martyrs ! Je me contenterais de les dénoncer comme de vulgaires

criminels. Je leur arracherais leur masque de respectabilité. Et si cela ne suffit pas, je les rendrai ridicules et méprisables...

Peu après, Hitler réalise à la lettre son petit scénario. Des centaines de religieux sont arrêtés pour d'in vraisemblables histoires de contrebandes de devises ; partout dans les petites villes d'Allemagne, s'ouvrent de longs procès...

L'un d'eux se finit le 12 avril 1935 : le tribunal condamne le curé de la paroisse catholique de Rostock à un an et demi de prison pour avoir violé

Le fameux Concordat signé entre Hitler et le pape ne met guère à l'abri de la Gestapo les très nombreux prêtres catholiques - tout autant que les pasteurs protestants - demeurés fidèles à l'Église du Christ. Certains choisissent de fuir, comme ce vieux prêtre pressant le pas vers la frontière suisse, d'autres verront leurs noms s'ajouter à la longue liste des martyrs du XX^e siècle, comme le père Maximilien Kolb, mort dans un camp de concentration.



ment où le bât les blesse. Mais leur temps est passé. Du reste, ils le savent bien. Ils ont assez d'esprit pour comprendre et pour ne pas se laisser entraîner dans le combat. Si toutefois ils voulaient entamer la lutte, je n'en ferais certainement pas des martyrs. Je me contenterais de les dénoncer comme de vulgaires criminels. Je leur arracherais du visage leur masque de respectabilité. Et si cela ne suffit pas, je les rendrai ridicules et méprisables...

J. Rivoire a donc soigneusement caché sa source. Parce qu'il la sait sans valeur ? Je ne le pense pas. Tout simplement parce que, dans sa préface, H. Rauschning déclare que les « conversations » retranscrites dans son livre « *se sont tenues dans la dernière année qui a précédé la prise du pouvoir, ainsi qu'en 1933 et en 1934* » (Voy. H. Rauschning, *op. cit.*, p. 16). Par conséquent, et même à supposer qu'ils soient authentiques, les propos que J. Rivoire cite n'ont pas été tenus en mars 1935, après les premières arrestations de religieux. L'auteur a donc bâti une fausse chronologie afin d'établir sa thèse.

Qui sont les véritables falsificateurs de l'Histoire ?

Hitler aurait été un adepte de Satan. Avec d'autres, il aurait voué un culte au Diable. D'où sa folie destructrice, une folie dont fut d'abord victime l'Allemagne, puis l'Europe.

A l'appui de cette légende, les « historiens » invoquent encore aujourd'hui l'ouvrage d'Hermann Rauschning : *Hitler m'a dit*. H. Rauschning, nous dit-on, fut pendant quelques années un collaborateur très proche d'Hitler. Il a consigné par écrit les propos tenus par le Führer en sa présence vers 1933. Lors de ces conversations privées, Hitler avait dévoilé avec un cynisme révoltant tous ses objectifs secrets : la conquête du monde par la violence, le règne de la terreur, la volonté d'exterminer des peuples entiers...

Quelle est la valeur du « témoin » Rauschning et de son livre *Hitler m'a dit* ? Peut-on prétendre que Hitler a été influencé par le Diable . Dans cette brochure, le lecteur trouvera la réponse à ces

TABLE DES MATIÈRES

LES PRÉTENDUES ORIGINES OCCULTES DU NATIONAL-SOCIALISME

Réponse à l'article de Michael Cooper, paru dans la revue anglaise *Christian Order*

Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit* Critique et valeur de son témoignage

selon l'étude de Wolfgang Hänel

HITLER M'A DIT DE HERMANN RAUSCHNING : UN FAUX ÉVIDENT

par Vincent Reynouard

La collection « Sans concession » est diffusée par Vision Historique Objective.

Vous pouvez obtenir un catalogue gratuit sur simple demande à l'adresse suivante :

**V.H.O.
B.P. 256
B-1050 BRUXELLES 5**

B33